

Avant l'hiver



Un film de
Philippe Claudel

Avec
Daniel Auteuil
Kristin Scott Thomas
Leïla Bekhti
Richard Berry

Sortie le 27 novembre 2013

Durée : 103 min.

Téléchargez des photos : <http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/934>

RELATIONS MEDIA

Eric Bouzigon
Tel. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

Synopsis

Paul est un neurochirurgien de soixante ans. Quand on est marié à Lucie, le bonheur ne connaît jamais d'ombre. Mais un jour, des bouquets de roses commencent à être livrés anonymement chez eux au moment même où Lou, une jeune fille de vingt ans, ne cesse de croiser le chemin de Paul. Alors commencent à tomber les masques : les uns et les autres sont-ils vraiment ce qu'ils prétendent être ? La vie de Paul et Lucie est-elle celle dont ils avaient rêvé ? Qui ment et qui est vrai ? Est-il encore temps, juste avant l'hiver de la vie, d'oser révéler les non-dits et les secrets ? Où sont les monstres et qui sont les anges ?



Liste artistique

Daniel Auteuil	Paul
Kristin Scott Thomas	Lucie
Leïla Bekhti	Lou
Richard Berry	Gérard
Vicky Krieps	Caroline
Jérôme Varanfain	Victor
Laure Killing	Mathilde
Anne Metzler	Zoé Gassard
Laurent Carle	Le Directeur de la clinique

Liste technique

Réalisateur	Phillipe Claudel
Produit par	Yves Marimon et Romain Rojzman pour UGC
Coproduit par	Jani Thiltges
Scénario, adaptation et dialogues	Philippe Claudel
Musique	André Dziezuk
Directeur de la photographie	Denis Lenoir, AFC ASC
Assistant réalisateur	Dominique Dlany
Décors	Samuel Deshors
Montage	Elisa Aboulker
Son	Pierre Lenoir
	Francois Dumont
	Michel Schillings
Directrice de production	Benedicte Hermesse

Une production **LES FILMS DU 24**
En coproduction avec **TF1 DROITS AUDIOVISUELS SAMSA FILM FRANCE 3 CINEMA**
En association avec **A PLUS IMAGE 4 HOCHÉ IMAGES**
Avec la participation de **CANAL + CINE + FRANCE 3** une coproduction **France-LUXEMBOURG**
Avec la participation du **FONDS NATIONAL DE SOUTIEN A LA PRODUCTION AUDIOVISUELLE**
DU GRAND DUCHE DE LUXEMBOURG
Ventes Internationales **TF1 INTERNATIONAL** Distribution Salles et Edition Vidéo France **UGC**

© 2013 LES FILMS DU 24 - TF1 DROITS AUDIOVISUELS – SAMSA FILM - FRANCE 3 CINEMA

Entretien avec PHILIPPE CLAUDEL

Comment est né le sujet d' « Avant l'hiver » ?

J'avais envie de poser la question qui nous taraude tous à partir d'un certain âge : ne suis-je pas passé à côté de ma vie ? Malgré son travail, malgré le couple qu'il forme avec Lucie, malgré ses amis, malgré une vie en apparence merveilleuse, le personnage de Paul est invité, à la suite d'un incident, à s'interroger. C'est un questionnement que je partage avec lui : je suis moi aussi sans cesse à me demander si j'ai fait les bons choix. En ce sens, le film est un peu autobiographique.

La matière du film, son titre, et la présence de Daniel Auteuil au générique évoquent irrésistiblement le cinéma de Claude Sautet.

J'aime l'humanité qui traverse le cinéma de Sautet. Cela ne passe par des scénarios spectaculaires, ce sont des mécaniques formidablement construites, avec des personnages très approfondis. Chez Sautet, le cinéma agit comme un révélateur chimique. J'ai découvert ses films très jeune- j'avais à peine 9 ans la première fois que j'ai vu « Les Choses de la vie » -je me suis toujours demandé pourquoi je les avais autant aimés et si tôt : les milieux qu'il décrit ne sont pas à ceux auxquels j'appartenais – Sautet est un cinéaste de la moyenne bourgeoisie, et je viens au contraire d'un milieu populaire. Etait-ce son amour des acteurs qui traverse si profondément son œuvre qui m'a frappé ?



Paul, le personnage principal, n'exerce pas n'importe quel métier : il est neurochirurgien : il entre dans la tête de ses patients.

Ouvrir le cerveau des gens, c'est extrêmement troublant, non ? En l'écrivant, j'ai beaucoup pensé à un ami, de l'âge de Daniel, qui exerce cette profession. Il me parlait de temps en temps de son travail et m'a invité à aller au bloc opératoire pour assister à des opérations. C'est fascinant de, littéralement, voir à l'intérieur de la tête de quelqu'un. Je trouvais symboliquement intéressant de prendre un personnage pratiquant un tel métier et qui, à un moment de sa vie, n'arrive absolument plus à lire dans sa propre tête. Le film est aussi né de cette contradiction.

« Il y a longtemps que je t'aime », votre premier film, évoquait la renaissance d'une jeune femme après quinze ans passés en prison. Les personnages d' « Avant l'hiver » évoquent une autre forme d'enfermement.

C'est la même problématique que la prison. Ils vivent en vase clos, en dehors du monde. Paul ne sort de sa belle maison que pour rentrer dans sa belle voiture pour se rendre dans son bel hôpital et le soir venu, il accomplit le trajet inverse ; sauf lorsqu'il s'égaré, en raison de travaux, dans une zone industrielle où, là, ça dérape un peu. Lucie, sa femme, est enfermée dans sa maison et son jardin- elle n'en sort qu'à deux reprises. C'est une prison dorée, magnifique, un cliché de cartes postales qui peut faire envie. En apparence tout va bien pour eux, mais on se rend compte qu'à partir du moment où un petit incident se produit, en grattant un peu, tout n'est pas aussi harmonieux que ça en a l'air : ce couple ne se parle pas. Leurs rares échanges se limitent à des phrases lapidaires : « -Tu as mangé ? -Tu as faim ? -Tu veux un verre de vin ? » Et, lorsqu'ils font le constat de ne pas communiquer assez, c'est pour aboutir à ce constat terrible : « Parler de quoi ? »

C'est une réplique que Paul fait à sa femme ; une réplique de martien...

C'est un martien ! Les gens qui exercent son métier le deviennent presque tous. Ils ont des horaires de fous et n'ont de temps pour rien d'autre. On est souvent profondément ingrat à leur endroit, on ne se rend pas compte de la responsabilité qu'ils portent sur leurs épaules. Lorsque j'ai accompagné cet ami neurochirurgien en salles d'opération, il intervenait sur une tumeur intrinsèque et se demandait s'il allait pouvoir ou non l'enlever. « Regarde, me disait-il. Si je coupe cette petite veine, ce patient risque peut-être de ne plus pouvoir parler. » Le travail de Paul est tel qu'il est passé à côté de sa vie. Ce n'est pas quelqu'un qui pouvait s'arrêter, dire stop à un moment pour prendre le temps de réfléchir. Il est ailleurs, loin de la réalité quotidienne.

Lou, la jeune fille qui débarque dans sa vie en se faisant passer pour une de ses anciennes patientes et qu'interprète Leïla Bekhti, l'oblige à ce retour sur lui-même.

J'avais envie que cet homme soit percuté par un petit événement qui le contraigne à s'arrêter soudain et à reconsidérer son couple et son existence ; et de jouer, dans le même temps, sur le cliché de l'homme mur qui rencontre une très jeune femme. C'est 5 un classique, c'est la réalité de la vie. Mais Paul évite ce poncif : il ne se passe rien entre eux, l'attirance qu'il éprouve pour Lou est plus complexe : elle est réelle mais elle n'est pas de nature sexuelle : « Elle m'émouvait », dit-il à l'inspecteur qui l'interroge.

Daniel et moi avons beaucoup travaillé sur le trouble qu'éprouve son personnage. Je l'assimile à l'émoi que je ressens vis-à-vis de mes étudiants lorsque j'enseigne à la fac.

Ils sont au début de leur vie, ne savent pas encore vraiment où ils vont aller, le champ des possibles leur est grand ouvert. Paul, qui commence à se poser des questions sur sa propre vie, ne peut-être que bouleversé par la promesse de cette jeune existence qui démarre. Dans le même moment, peut-être là encore se ment-il à lui-même : en mettant le mouvement qui l'agite sur le compte de l'émotion, il refuse de se dire qu'il est amoureux d'elle mais il a parfois des regards très ambigus : une sorte de fascination qu'il ne veut pas s'avouer. J'aimais l'idée que leur relation ait pu peut-être aller plus loin, si elle ne s'était pas suicidée.

Avec l'arrivée de Lou, on rentre soudain dans la dimension d'un thriller.

Oui, on est à la lisière des genres. C'est un procédé que j'utilise souvent dans mes livres : jouer avec les codes, les mélanger, entrelacer une trame intimiste avec celle d'un thriller, et les faire cheminer ensemble. Ce qui m'intéressait ici n'était pas de jouer avec le spectateur en l'égarant sur une fausse piste mais d'essayer de le mettre dans la peau de Paul et surtout dans la réalité de la vie. Rien ne le laisse supposer que cette fille, Lou, soit une prédatrice. On prend la nouvelle de plein fouet, exactement comme lorsqu'on apprend que quelqu'un est mort dans un accident de voiture. Plutôt que de jouer sur une double narration où j'aurais montré Lou et sa copine en train de comploter, je voulais au contraire qu'on découvre brutalement la vraie nature de cette relation : oui, rien n'était innocent mais, pour le comprendre, il faut remonter tout le film dans sa tête.

De la même façon, j'ai choisi d'ouvrir le film sur la scène de Paul au commissariat. Le fait qu'on sache tout de suite que Lou est morte permet de la regarder différemment. On devrait toujours avoir conscience que les gens autour de nous vont disparaître. Avec cette structure de narration, je force le spectateur à cette prise de conscience. Cette jeune femme est morte ? Pourquoi ? Et surtout, regardons-là comme une vivante fragile, regardons le miracle de la vie.

Vous jouez à nouveau avec les conventions narratives à la fin du film. On croit à un happy end et...

...et la situation est aussitôt désamorcée : ces gens sont comme des bombes à fragmentation intérieures. Ils acceptent de continuer à vivre ensemble pour ne pas perdre un faux confort à deux et une position sociale vis-à-vis des autres mais on se rend compte que rien ne sera jamais comme avant.



Les faux-semblants dans lesquels ils sont installés résonnent d'autant plus forts qu'ils vivent dans un univers de transparence : les grandes baies vitrées de la maison, les radiographies dans le bureau de Paul, et celles de la chapelle du musée d'art moderne au Luxembourg.

Oui tout semble limpide et clair dans leur vie. Pourtant, cette maison qui semble si lumineuse est parfaitement anxiogène. On est presque dans la forêt, il n'y a pas de

voisinage. Cela génère quelque chose de très oppressant que j'ai volontairement accentué en travaillant sur le son : on entend le bruit de la nature, les feuilles, le vent.

Cela donne une atmosphère un peu étrange.

A travers cette maison, je voulais aussi donner le sentiment de ghetto : celui dans lequel vit ce couple, ceux dans lesquels les classes sociales sont désormais condamnées à évoluer. Il y a d'un côté les ghettos dorés comme ceux-là, qui permettent de totalement ignorer les autres, âpres, remplis d'hommes et de femmes vivant dans la misère. Le personnage interprété par Leïla est un transfuge qui tente de faire exploser tout cela, mais au final, c'est elle qui se brise.



« Avant l'hiver » est aussi l'histoire d'un trio. Paul et Lucie sont inséparables de Gérard, le psychiatre qu'interprète Richard Berry.

Ce trio m'intéressait : il est à la fois uni pour de vraies raisons - c'est une véritable et ancienne amitié-, et en même temps, comme dans les vraies amitiés, il lui arrive de se déchirer. Le personnage de Gérard permettait d'éclairer de manière un peu plus complexe celui de Lucie : je ne voulais pas faire d'elle une femme qui se contente de jardiner, enfermée dans sa propriété. Pourquoi vit-elle ainsi ? Il fallait qu'on la sente taraudée par une sorte de culpabilité. Peut-être s'est-elle punie d'avoir eu un enfant de Gérard et de ne pas avoir osé quitter Paul pour vivre avec lui ? L'a-t-elle d'ailleurs souhaité ? Au milieu de ces deux hommes, on la devine installée dans un inconfortable 7 confort. De la même façon, le personnage de Gérard a choisi d'avalé pas mal de couleuvres pour la garder à portée de regards. C'est l'amoureux transi qui récolte les miettes depuis trente ans. Il trouve ainsi son bonheur, dans une sorte d'humiliation et de souffrance. J'étais très heureux que Richard Berry accepte de le jouer. En peu de scènes, il lui donne une douceur mélancolique, une profondeur que je trouve bouleversante.

Paul « ouvre les cerveaux », Gérard les « vidangent », comme tous deux se plaisent à le dire en plaisantant. On a le sentiment que le secret qui les lie les dérange peu. Ils n'en font pas un drame.

Paul est parfaitement conscient que Gérard est amoureux de sa femme et il a sans doute compris des années auparavant que son fils est celui de Gérard ce qui explique l'espèce

d'agressivité qu'il a envers cet enfant. Il reste très calme, c'est un homme qui sait ce qui est grave et ce qui l'est moins, il a une grande faculté d'absorption. Tout le monde absorbe d'ailleurs beaucoup dans le film. Il n'y a pas de crise d'hystérie, pas de climax, on est dans un milieu bourgeois où l'éclat n'a pas sa place. Je n'ai pas de goût pour un certain cinéma hystérique.

Entre eux, les conflits se règlent sur les courts de tennis.

Oui. J'aimais le côté pathétique de ces deux hommes qui ne sont plus tout jeunes, qui s'épuisent à courir après la balle et se battent comme des gamins, avec ce filet, entre eux, comme une séparation symbolique. Et j'aimais que le personnage de Gérard laisse gagner Paul : il est prêt à tout pour rester dans le système solaire de cet homme... Et de sa femme.

Parlez-nous du choix de Daniel Auteuil pour le personnage de Paul.

J'ai écrit le synopsis du film en pensant à lui et le lui ai envoyé. Daniel m'a répondu aussitôt : « C'est un projet formidable mais je ne le ferai pas. Je m'investis beaucoup dans mes rôles, je me connais, celui de Paul va me faire mal. » Un an plus tard, le scénario fini, je l'envoie à son agent. Daniel m'appelle à nouveau : « Le scénario est trop beau, je veux le faire. » Au fond de moi, je n'avais jamais imaginé quelqu'un d'autre que lui.

Il y a des comédiens qui vous bluffent pour leur technique, leur métier. Daniel, qui a tout ça, me fascine surtout par sa présence. Il a ce talent de faire apparaître un personnage.

Il suffit de dire moteur et il y a une forme d'évidence, il habite le personnage, le cadre.

Même après des mois de montage, dès que je le vois apparaître, il réussit à me convaincre qu'il est Paul. J'oublie immédiatement Daniel Auteuil.

Et Kristin Scott Thomas, que vous retrouvez cinq après « Il y a longtemps que je t'aime » ?

Elle et moi avons très envie de retravailler ensemble et j'aimais l'idée qu'elle reforme un couple avec Daniel. Le rôle de Juliette Fontaine qu'elle tenait dans « Il y a longtemps que je t'aime » était spectaculaire, je l'ai convaincue d'interpréter celui de Lucie qui, à première vue, pouvait paraître plus effacé, mais dont il se dégage, derrière la simplicité apparente, une vraie complexité. Encore une fois, je lui donne à jouer un personnage emprisonné dans un malaise, un secret. C'est aussi une femme qui a sacrifié beaucoup pour la carrière de son mari, qui n'est donc que très peu elle-même. Il me semble que la force du personnage de Lucie apparaît peu à peu. C'est au spectateur de la faire totalement apparaître. J'aimais cette idée. Par ailleurs, il me plaît de filmer la beauté de Kristin, la beauté de son visage que j'ai toujours trouvée, limpide, énigmatique et douloureuse à la fois.

Leïla Bekhti ?

Selon la façon dont on l'habille et dont on la filme, Leïla peut faire parfois très femme et parfois très gamine. Elle n'a pas encore d'âge et c'est, entre autres, ce qui m'intéressait chez elle. Pour jouer Lou, la transformation physique comptait beaucoup, j'ai utilisé ces variations. Leïla a une photogénie incroyable- la caméra l'aime-, et, au fil des films, elle a acquis un métier qui lui permet maintenant de proposer des choses très différentes.

Elle est d'une pureté et d'une sincérité totale dans son métier : cela m'a beaucoup touché.

Elle est de plus très douée et travailleuse.

« Gentil Coquelicot », la chanson de Mouloudji, qu'elle chante à la fin du film est bouleversante

Au départ, elle devait chanter un standard « Love's Been Good To Me », que Johnny Cash a repris à la fin de sa carrière. C'est d'ailleurs cette chanson qui m'a inspiré le 9 film. J'ai filmé Leïla la chantant – elle était parfaite d'ailleurs ! -, mais je sentais que quelque chose clochait : comment la grand-mère d'une jeune fille sans doute née en Algérie ou au Maroc, pouvait-elle connaître Johnny Cash ! Alors j'ai pensé à « Gentil Coquelicot », magnifique et tragique, que j'ai d'abord fait interpréter en arabe à Biyouna avant de la faire enregistrer par Leïla en français. Cette chanson donne beaucoup d'épaisseur au personnage de Leïla. En plus, elle a une voix si troublante qu'elle donne des frissons à celui qui l'écoute.

On sent que la musique a une grande importance pour vous.

Il y a toujours une chanson ou une musique à l'origine de mes films. « La Bohème », de Puccini, était également très présente dès l'écriture d'« Avant l'hiver ». Elle se fait l'écho de l'histoire du personnage et joue un rôle presque matriciel. J'ai demandé au musicien André Dziejuk d'en composer des variations, et de variations en variations, il est parvenu à celles qu'on entend dans le film.



Dans « Avant l'hiver », vous insistez beaucoup sur le passage des saisons.

Jusqu'au titre ! Il s'agissait d'ausculter un homme – un couple-, avant l'hiver de sa vie, passer d'un automne flamboyant, très solaire, à une baisse progressive de la luminosité. Malgré la grisaille qui a malheureusement accompagné tout le tournage, on ressent, je l'espère, cette espèce d'humidité, de brume et de froid, et ce temps qui passent sur le jardin. La beauté de l'image devait être presque inversement proportionnelle à la turbulence et au chaos des sentiments qui secouent les personnages.

Le temps qui passe est en effet presque douloureusement palpable.

« Avant l'hiver » est un film d'acteurs et de mise en scène, il repose moins sur les dialogues que mes précédents films. La caméra recherche leurs visages plus qu'elle n'accompagne leurs mots. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de tourner en scope alors

que j'avais fait mes premiers films en 1. 85. Le scope est un format qui permet d'éloigner les personnages les uns des autres ; les détacher du décor, les couper, les disséquer davantage, et l'utilisation de longues focales avec des objectifs anamorphiques les fait s'en détacher plus encore. Les objectifs que j'ai choisis étant par ailleurs un peu déformants sur les bords de l'image, accentuent cet effet d'étrangeté.

Quel genre de directeur d'acteur êtes-vous ? Je peux être très directif et sans doute très dur avec certaines comédiennes ou comédiens, quand je sens qu'ils ne vont pas dans le sens du personnage, qu'ils essaient de l'embarquer ailleurs. Je n'aime pas être ainsi, mais un film est une chose fragile et complexe, il ne faut pas le mettre en péril en ayant peur de froisser quelqu'un, de le blesser. Le film passe avant tout. Mais en général, et comme cela a été le cas avec Daniel, je me limite à demander de tout petits ajustements, de minuscules variations. J'aime le travail en commun. C'est plutôt le nous que le je qui m'intéresse sur un plateau. J'adore travailler avec les techniciens- Samuel Deshors, le chef décorateur avec qui je travaille depuis le premier film, comme Pierre Lenoir au son, ou Denis Lenoir, le chef opérateur. C'est l'assemblage de tous les talents que j'aime au cinéma.

Comment analysez-vous cette double activité d'écrivain et de cinéaste que vous menez depuis bientôt cinq ans ?

Les gens ne le savent pas mais cinéma et littérature sont des domaines qui me passionnent depuis l'enfance. J'ai fait des études dans les deux domaines. Dès mon entrée à la fac, j'ai commencé à réaliser des courts métrages. L'envie de passer au long métrage a toujours été présente, je l'ai mise un peu de côté, jusqu'au jour où Yves Angelo, que j'avais rencontré sur un plateau de télévision, m'a proposé de travailler avec lui. J'ai écrit ainsi pour le cinéma pendant plusieurs années, et un jour, je me suis enfin senti prêt à sauter le pas, à réaliser moi-même un long-métrage. En fait j'ai toujours cherché le meilleur support pour exposer ce que j'avais envie d'exprimer- écriture, théâtre, musique, cinéma. J'aurais été incapable de faire un roman d' « Avant l'hiver ». La question ne s'est même pas posée dans mon esprit. J'ai le sentiment aujourd'hui qu'il me reste plus de choses à apprendre, à explorer et exprimer en cinéma qu'en littérature, où j'ai déjà beaucoup écrit.

Entretien avec DANIEL AUTEUIL

Qu'est-ce qui vous a attiré dans le personnage de Paul ?

La fulgurance ! Ce film me parlait de la fulgurance de la vie. Ce type, qui est un ponte en neurochirurgie, est arrivé à la fin de sa carrière, il va être obligé de s'arrêter de travailler. Voilà, c'est fini. Mais, en même temps, non, la vie continue. C'est terrible, ces métiers : les gens qui les exercent ont une pression énorme, ils secrètent en permanence une incroyable dose d'adrénaline et, du jour au lendemain c'est fini.

Comment analysez-vous l'importance de sa rencontre avec cette jeune fille, Lou, qui se prétend une de ses anciennes patientes ?

On ne sait pas très bien ce qu'il veut faire d'elle, sauf qu'elle le ramène vers un espace de possibles, vers une légèreté qu'il ne trouve plus dans sa vie. Il redécouvre une forme de liberté et de vérité. Il est touché par la détresse de cette fille. Il ne la juge pas. A aucun moment.

On sent que ses sentiments envers elles sont très complexes

Oui, cette rencontre est un peu l'histoire d'une dernière fois. Et en même temps, ce n'est pas une histoire d'adultère, même si sa femme peut le penser. Bon, il serait sans doute allé au bout si l'aventure ne se terminait pas ainsi, mais il n'y va pas. C'est là où le film est très fort par rapport à ce que cette jeune fille a à proposer.

Il y a beaucoup de désenchantement dans le couple qu'il forme avec sa femme, qu'interprète Kristin Scott Thomas.

Ils ne se parlent pas, c'est vrai, mais parler n'est pas une obligation. Peut-être l'ennuie-t-elle un peu avec sa botanique ? Peut-être l'ennuie-t-il avec ses opérations du cerveau ? Son fils, sa belle fille et son petit-fils l'agacent. Paul est un peu encombré par tout ça. Pour autant, je pense que c'est un couple qui s'aime.

Il y a tout de même autour de lui un troisième personnage un peu ambigu, Gérard, l'ami psychiatre, que joue Richard Berry, qui est également l'éternel amoureux de Lucie.

Paul l'affronte sur le terrain du sport. C'est quelqu'un qui n'aime pas les drames et qui les évite. En même temps il n'évite pas celui qui se prépare avec la jeune fille.

Vous aviez déjà interprété un personnage de chirurgien.

Oui dans « Ma saison préférée » de André Téchiné j'avais la lourde charge d'annoncer à ma mère, Marthe Villalonga, qu'elle était atteinte d'une méchante tumeur.

Vous êtes-vous immergé dans un bloc opératoire pour préparer le rôle ?

Non, mais sur le plateau un chirurgien veillait à la crédibilité de mes gestes.

C'est la troisième fois que vous retrouvez Kristin Scott Thomas.

La première fois c'était dans « Petites Coupures », de Pascal Bonitzer, puis dans « La Doublure », de Francis Veber. Je la retrouve avec joie.

Il passe, dans « Avant l'hiver », un souffle mélancolique qui fait irrésistiblement penser au cinéma de Claude Sautet.

Oui, le titre, déjà. Et cette sorte de vacuité des sentiments où se trouve Paul à ce moment de sa vie. C'est un état que nous travaillions beaucoup avec Claude au moment de « Quelques jours avec moi » et d'« Un cœur en hiver ». Claude était quelqu'un qui savait capter la matière humaine comme personne, et le film de Philippe Claudel se rapproche de ce travail.

Avez-vous beaucoup parlé Claude Sautet avec Philippe Claudel ?

Quelquefois oui. Philippe me questionnait et j'avais du plaisir à parler de Claude.

Comment êtes-vous sur un tournage ?

Je suis pressé. J'aime que ça aille vite, que ça pulse parce que c'est une manière de rester concentré et de décupler l'énergie. Il faut gérer la tension, le trac. Ce n'est pas un trac qui bloque, c'est presque une réaction physiologique. Je suis toujours fasciné par le métabolisme qui s'opère au moment où on dit « Moteur ! ». Je semble détendu et mes mains sont glacées.

Est-ce qu'au bout de tant de films, vous vous surprenez encore ? On ne sait jamais tout sur un film et parfois même, on ne sait rien du tout et c'est bien. Un acteur n'a pas besoin de tout savoir.

